



Le concept du discours constituant comme paradigme de l'analyse du discours philosophique : Application sur les œuvres d'Alexis Carrel

The concept of constituent discourse as a paradigm for philosophical discourse analysis: Application to the works of Alexis Carrel

Souad BABA SACI¹

Université Sétif 1 | Algérie
souadbabasaci@gmail.com

Résumé : Nous traitons, dans le présent article, de l'intersection entre la philosophie et l'analyse du discours comme nouveau paradigme d'approche de la philosophie. Notre point de départ est un retour, à travers l'histoire, sur les premières rencontres entre langage et philosophie qui ont abouti, après plusieurs siècles, à l'analyse du discours philosophique. Dans un second temps, sont abordées les notions clés de cette discipline en l'occurrence celle de discours philosophique tout autant que quelques-unes de ses caractéristiques principales, notamment celle de la constituance. Nous consacrons la dernière partie de notre article à une analyse démonstrative sur trois œuvres d'Alexis Carrel, laquelle nous permettra de montrer comment et par quels moyens, ce chercheur voué à la recherche en médecine se retrouve, à travers le discours des trois œuvres, philosophe malgré lui.

Mots-clés : Discours constituant, analyse du discours philosophique, ethos, positionnement, champ discursif.

Abstract: We address, in this article, the intersection between philosophy and discourse analysis as a new paradigmatic approach to philosophy. Our starting point is a return, through history, to the first encounters between language and philosophy that led, after several centuries, to philosophical discourse analysis. In a second phase, the key notions of this discipline are addressed, particularly the occurrence of philosophical discourse as well as some of its main characteristics, notably that of constituency. We dedicate the last part of our article to a demonstrative analysis of three works by Alexis Carrel, which will allow us to show how and by what means this researcher dedicated to medical research finds himself, through the discourse of the three works, a philosopher despite himself.

Keywords : Constituent discourse, philosophical discourse analysis, ethos, positioning, discursive field.



La philosophie est cette discipline connue pour être intellectuelle et qui recourt à des méthodes dites rationnelles et critiques. Elle aspire à répondre aux questions fondamentales touchant à l'Homme telles : la vie, la mort, Dieu, le sens de l'existence, la connaissance. Elle s'interroge également sur les valeurs individuelles et sociales et sur le rapport de l'Homme aux choses. Elle travaille essentiellement avec des concepts. Science antique et prestigieuse, la philosophie n'a cessé, à travers les siècles,

¹ Auteur correspondant : SOUAD BABA SACI | souadbabasaci@gmail.com.

de s'entrecroiser avec différentes disciplines, sans toutefois s'y confondre. Ainsi trouvons-nous des œuvres philosophiques majeures dont l'orientation générique est littéraire, telle l'œuvre de Nietzsche *Ainsi parlait Zarathoustra* (1883) et d'autres mises sur le compte de la littérature alors que dans leur essence, elles sont philosophiques, telle *Le discours de la raison* (1637) de Descartes. Cependant, les rapports entre littérature et philosophie sont assez complexes et ce, depuis que Platon ait chassé les poètes de Kallipolis. Camille Dumoulié avait consacré plusieurs de ses ouvrages, notamment *Littérature et philosophie le gai savoir de la littérature* (2002) à expliquer que la philosophie pense par concepts, elle cherche à abstraire, à universaliser. La littérature pense par images, par affects, par la singularité des voix et des corps. Ce n'est pas une pensée inférieure, c'est une pensée autre, qui accède à des dimensions de l'expérience humaine que le concept seul ne peut atteindre.

L'entrecroisement entre littérature et philosophie a toujours existé et n'a cessé d'évoluer vers différentes formes ; au XX^{ème} siècle, avec la ramification des sciences humaines en disciplines et en sous-disciplines, apparaissent de nouveaux paradigmes nés de la rencontre de ces dernières qui sont tributaires d'un regard sur le monde de « [...] manière de voir globale, systémique, qui insiste sur les interactions, les structures, les équilibres [...] »¹. C'est ce qu'incarne l'analyse du discours philosophique initiée par D. Maingueneau et F. Cossutta. Le premier est linguiste de formation et analyste de discours et attentif à différents domaines. Le second est enseignant de philosophie avec un regard orienté sur l'analyse du discours. De leur collaboration est née l'analyse du discours philosophique vers la fin des années 1990. Sous-discipline située à la lisière des sciences du langage, de l'analyse du discours littéraire et de la philosophie, son existence n'a pu être rendue possible qu'à la mise au point de cette nouvelle catégorisation qui est celle de discours constituant afin de pouvoir observer, analyser et interpréter cette catégorie de discours particulière et ce, à l'aide de concepts opérationnels hétérogènes. Pour Maingueneau et Cossutta :

Les discours constituants donnent sens aux actes de la collectivité, ils sont les garants des multiples genres de discours. Le journaliste aux prises avec un « débat de société » en appellera à l'autorité du savant, du théologien ou du philosophe, mais non l'inverse ; les pratiques exégétiques sont foncièrement non symétriques : le véritable exégète lit le texte qui lui apprend comment lire. Les discours constituants possèdent ainsi un statut singulier : zones de parole parmi d'autres et paroles qui se prétendent en surplomb de toute autre. (1995 : 113)

Cette catégorie concerne le discours religieux, le discours scientifique, le discours philosophique et le discours littéraire. Ces types de discours présentent des particularités qui font que leur approche, par l'analyse du discours philosophique, n'est possible qu'à travers deux paradigmes ; l'un discursif et l'autre herméneutique. Cette perspective d'approche de la philosophie comme discours nous incite à répondre au questionnement suivant : Quelles nouvelles pistes apportent l'analyse du discours à travers le concept de discours constituant dans l'appréhension du discours philosophique ? Afin de pouvoir y répondre, nous commencerons par mettre en lumière les particularités du discours philosophique, grâce à un certain nombre de concepts hétérogènes venus des sciences du langage, de la sociologie, de la littérature, de la philosophie, etc. et qui confortent le paradigme discursif comme approche principale, demeurant attentive au paradigme

¹ Paradigme, <http://www.toupie.org/Dictionnaire/Paradigme.htm>

herméneutique de ce type de discours. En ce sens, nous proposons de définir le concept de la constituance, puis d'explorer trois concepts clés auxquels recourent les philosophes dans leur activité discursive et qui sont : l'image de soi, le positionnement et le champ discursif de la philosophie. Nous examinons, par la suite, leur portée dans l'œuvre d'Alexis Carrel : *L'Homme, cet inconnu* ([1935] 2017), *Le voyage de Lourdes* ([1903], 2018) et *La prière* (2015). Ce qui a retenu notre attention chez cet auteur est le décalage existant entre ce qui est dit dans ces trois œuvres qui traitent de sujets philosophiques et les dires du philosophe qui se dit dans l'introduction de *L'Homme, cet inconnu* ([1935] 2017) « Celui qui a écrit ce livre n'est pas un philosophe. Il n'est qu'un homme de science ». Nous décortiquons ce décalage et découvrons grâce à la catégorie discours constituants et ses applications, un discours philosophique inattendu.

1- De la philosophie et du langage...

Avant d'évoquer l'analyse du discours philosophique comme paradigme, un bref détour par l'histoire des différents entrecroisements entre philosophie et études du langage semble incontournable. En effet, lorsque l'on remonte dans l'Histoire des sciences humaines, nous découvrons que les rencontres entre philosophie et langage sont nombreuses et récurrentes à travers les âges. Dans l'Antiquité déjà, Platon et Aristote s'interrogeaient sur le degré de la représentativité du langage de la réalité. Le rapport entre sujet et prédicat n'est autre qu'une représentation de la réalité des choses, de leurs actions ou de leur état. Par la suite, la question de l'origine du langage a été source d'un grand débat qui s'est étendu à travers le temps et a mué vers le grand débat entre analogistes et anomalistes. En effet, les premiers, c'est-à-dire les analogistes d'Alexandrie, initiateurs de la grammaire antique croyaient que la langue a une structure qui ne change pas, raison pour laquelle ils croyaient en la possibilité de mettre au point une science ayant pour objet le langage. Cependant, les anomalistes de Pergame ne croyaient pas en la régularité de la langue, ils croyaient qu'elle est en perpétuelle transformation liée à un ensemble d'usages arbitraires. Par la grammaire, on aspirait à raisonner la langue, thèse que défendait farouchement l'école de Port Royal.

En plus de la grammaire classique, la rhétorique qui se définit comme l'art de bien parler et de bien écrire permettait d'alimenter les débats et les dialogues des philosophes. Loin d'entretenir une relation de cordialité avec la philosophie, la rhétorique aussi bien conçue comme un art ou une technique était dédaignée, car elle n'aspire pas à la vérité, mais davantage à la flatterie comme l'explique Socrate à Gorgias : « Si maintenant Polos veut m'interroger, qu'il le fasse ; car je ne lui ai pas encore expliqué quelle partie de la flatterie est, selon moi la rhétorique » (Platon : 49).

Rhétorique et grammaire ne sont pas les seules intersections de la philosophie avec la langue et le langage. En fait la philosophie du langage a traité des problématiques ayant pour objet l'origine du langage, les différentes relations qu'entretient le langage avec la réalité, avec la pensée, avec la connaissance et avec les modes de communication. Elle s'interroge également sur le rapport de cause à effet entre la multiplicité des langues et la multiplicité des expressions, tout autant sur ce qu'est un signe, un texte, un énoncé, un dialogue, un discours. Cependant, en matière d'inter-, de trans- et de pluridisciplinarité, la philosophie du langage vient en amont d'un certain nombre d'autres disciplines connexes à la philosophie, notamment l'analyse du discours philosophique. En ce sens, l'appellation « discours philosophique » est apparue dans la sphère française et

francophone sous sa conception plus ou moins actuelle¹ en 1994. Elle « [...] regroupe les aspects que l'on pourrait dire non-doctrinaux de la philosophie : son inscription dans la diversité des langues et des cultures, sa diffusion dans le temps et dans l'espace, ses modes d'expression dans le temps et dans l'espace, ses modes d'expression textuelle, ses relations avec la technique, l'art, la religion... » (Maingueneau, 2015 :8) Si l'ouvrage que consacre Foucault au discours philosophique introduit les deux dimensions les plus importantes que sont le temps et le lieu de l'appréhension de la vérité par le philosophe - contrairement à la conception platonicienne qui relie la vérité à un absolu et non pas à une contingence- il n'en reste pas moins que cette conception va offrir aux successeurs une perspective intéressante pour un nouveau paradigme d'approche de la philosophie. Une approche du discours philosophique non pas uniquement comme textes, doctrines, positions, courants et disciplines, mais comme une activité discursive assumée par des êtres (les philosophes) ayant une certaine vocation (qui est celle de comprendre les différents rapports de l'Homme à son milieu et à la vérité) et aspirant à un certain positionnement, articulé à un mode de circulation dans la société, de consommation et d'inscription épistémologique dans le temps, dans la société et à travers l'Histoire.

2- ... À l'analyse du discours philosophique

L'analyse du discours philosophique a été initiée par F. Cossutta en 1994 et sera enrichie par sa collaboration avec D. Maingueneau en 2015. Dès le départ, ils annoncent leur prédilection pour une démarche qui « [...] pourrait être qualifiée à la fois de sociopragmatique et d'énonciative » (Maingueneau, *Op. Cit.*, 16). Elle est *sociopragmatique*² par son intérêt porté à « [...] la dimension communicationnelle de la philosophie et sur les communautés et les institutions dont elle est indissociable » (Maingueneau D., *Loc. cit.*). L'analyse de la dimension communicationnelle se fait à travers l'examen de l'énonciation et des énoncés comme activité philosophique que l'on ramène aux groupes et aux individus inscrits dans son institution afin d'articuler le dit au dire, les œuvres à leur contexte, le propos à ses conditions d'émergence qui permettent de le légitimer en tant que tel. La motivation de ce choix stratégique d'approche discursive de la philosophie vient de leur perception du discours philosophique non pas comme un genre de discours présentant un certain nombre de critères lui permettant de s'y inscrire comme tel, mais comme un type de discours doté de trois dimensions.

La première conçoit ce dernier comme « un réseau d'appareils » (Maingueneau, *Op. Cit.*, 38) où sont distribués et institués les rôles des individus activant comme philosophes producteurs de doctrine, comme public universitaire ou large public, comme médiateurs de ce discours telles les maisons d'édition, les émissions télévisées, les circuits scolaires et universitaires, etc. À ce sujet, ce réseau d'appareils contribue aux positionnements de ces actants du champ discursif de la philosophie, Marx, Sartre ou Nietzsche par exemple revêtent le rôle de producteurs de textes doctrinaux autour desquels vont s'instituer des rôles indispensables à la réception, à la légitimation et à la diffusion de ces derniers. Les critiques qui endossent un autre rôle important dans le réseau, vont produire des textes réflexifs visant l'évaluation de cette doctrine. Dans le même sens, les universitaires vont les décortiquer, les commenter et donner existence à d'autres textes qui se greffent sur ces derniers et qui seront à visée didactique ou académique. Aussi, il y'a un autre rôle,

¹ Actuelle en référence à ce que représentait cette notion au départ et ce à quoi elle réfère aujourd'hui.

² L'italique est de l'auteur.

celui des médiateurs, en l'occurrence les maisons d'édition, les compagnes publicitaires organisées à la sortie d'une œuvre philosophique, etc. leur rôle est d'assurer la communication dans le champ discursif de la philosophie tout autant que la connexion du discours philosophique avec les autres types de discours qui sont de nature réflexive surtout. Pour terminer ce point, ces rôles qui se présentent comme les maillons de la chaîne de l'existence du discours philosophique depuis sa naissance, sa réception, sa diffusion et son évaluation. Chaque rôle requiert une importance majeure pour la catégorisation des genres et sous-genres du discours philosophique, car il existe une forte corrélation entre le rôle et le genre produit ; lorsque J. Ormesson est dans le rôle du président du Conseil international de la philosophie et des sciences humaines à l'Unesco auquel il accède en 1992, il ne produira pas le même genre de discours lorsqu'il embrasse le rôle d'écrivain ou de journaliste. Chaque rôle est producteur de genres qui lui sont consubstantiels.

La deuxième dimension qui complète la précédente est celle du champ ; il ne peut y avoir de rôles ni de positionnements s'il n'y a pas de champ discursif dans lequel s'exercent et se légitiment ces derniers. Bourdieu est à l'origine de cette notion dans le domaine de la sociologie surtout, mais elle a été développée par l'analyse du discours pour signifier :

Le champ discursif résulte de l'interaction d'un ensemble de positionnements qui sont en relation de concurrence au sens large, qui se délimitent réciproquement : par exemple les différentes écoles philosophiques ou les courants politiques qui s'affrontent, explicitement ou non, dans une certaine conjoncture, pour détenir le maximum de légitimité énonciative.¹

Ce champ va, à la fois, autoriser des positionnements individuels et d'autres sous forme d'espaces discursifs réunissant autour de schèmes, d'écoles, de critères formels... des philosophes dans des rapports d'inclusion ou d'exclusion créant parfois des tensions visant la singularisation et la légitimation. C'est en quelque sorte l'arène dans laquelle les philosophes s'affrontent autour de questions philosophiques, s'accordent sur d'autres et où chacun d'eux tente de montrer clairement son positionnement par rapport à des courants de pensée, à des écoles où même sur un plan individuel par rapport à d'autres compères pour avoir sa propre empreinte.

En plus de ces deux dimensions du discours philosophique, vient une troisième et qui n'est pas moins cruciale que les deux premières. Il s'agit de l'archive, les textes produits dans le cadre de l'activité discursive de la philosophie, qu'ils soient des textes prestigieux comme les dialogues de Platon, les poèmes lyriques de Nietzsche ou alors des critiques, des commentaires autour d'un concept, d'une doctrine ou autre, ils sont tous voués à s'inscrire, aussi bien selon un axe diachronique, transposant les courants et les écoles à travers le temps que synchronique, présentant les différentes tendances à un moment donné, sous la forme d'une archive dont le rôle est d'être le support à la mémoire discursive indispensable à l'exercice même de la philosophie. Ainsi, dans ce type de discours qu'est le philosophique, tout l'enjeu du propos est d'avoir l'autorité requise et indispensable pour le légitimer. Cette autorité réside souvent dans ce retour sur cette archive pour puiser les propos de Platon, d'Aristote, d'Heidegger... pour valider sa propre parole. Ainsi donc comme discipline issue des sciences du langage, l'analyse du discours va se sur-spécialiser en allant vers l'analyse du discours en l'occurrence le philosophique. Cette

¹ Maingueneau D., « Champ », en ligne sur : <http://dominique.maingueneau.pagesperso-orange.fr/glossaire.html#Cham>)

dernière n'ambitionne pas d'avancer des grilles d'analyse toutes faites, mais propose, à cette fin, deux paradigmes¹ : le paradigme discursif et le paradigme herméneutique. Pour le premier, elle va considérer le discours philosophique comme corpus que l'on peut inscrire en différents genres de discours, elle vise à relever les différents « [...] invariants du discours philosophique ; il s'agit d'étudier les possibilités de l'unité d'une œuvre [...] » (Maingueneau, *Op. Cit.*, 20). Cette tâche est l'apanage des analystes de discours, elle peut réunir des chercheurs de différents horizons, mais qui se réunissent autour d'un certain nombre de concepts et de pratiques analytiques visant à analyser, « les conditions d'interprétabilité d'un texte » (Maingueneau, *Loc. Cit.*) selon son contexte. En ce sens, elle mobilise l'analyse pragmatico-énonciative des discours, la replace dans le processus communicationnel propre au champ discursif de la philosophie, un champ dans lequel les philosophes tentent de légitimer leur dire et affirmer leurs positionnements selon leur appartenance à un courant, à une doctrine ou à une démarche analytique ou une autre. Le second paradigme est le paradigme herméneutique qui mobilise les démarches propres à l'analyse philosophique traditionnelle. Les deux paradigmes vont alors faire corps avec une démarche qui ne se contente pas des textes, elle englobe également tout ce qui de près ou de loin permet de légitimer ces discours à travers leur inscription comme activité discursive, régie par des normes qu'impose l'institution philosophique, génératrice du discours philosophique que l'on qualifie de discours constituant afin de faciliter son appréhension.

3- Le discours philosophique comme discours constituant

Pour les spécialistes de la philosophie, le discours philosophique n'est pas un discours comme les autres, reposant sur la doxa, l'étude de ce dernier devrait se focaliser sur les textes prestigieux des grands philosophes, vu leur importance majeure aussi bien pour la discipline que pour la société. De son côté, l'analyse du discours traite ces textes comme un corpus, les textes sont hiérarchisés, non pas comme des textes prestigieux ou moins prestigieux, ils le sont en fonction d'autres critères aussi bien discursifs, textuels, génériques que communicationnels. Cette attitude de la part de l'analyse du discours aurait pu provoquer un point de tiraillement -vu que le sacré aurait été pris pour profane dans le domaine de la philosophie-, voire même, un conflit entre analyse du discours et philosophie empêchant une collaboration, on ne peut plus fructueuse. Le problème est le même aussi bien pour le discours religieux que pour discours littéraire. Pour y remédier, Cossutta et Maingueneau mettent au point une catégorisation pour ces types de discours, celle de discours constituant permettant de les réunir autour d'un certain nombre d'invariants, tout en leur proposant un appareil formel d'analyse qui soit en mesure de prendre en compte leur fonctionnement. La catégorie « discours constituant » « [...] se définit avant tout par sa position dans l'interdiscours : il n'a pas d'autres discours en amont de lui, mais une Source transcendante » (Maingueneau, 2015 :15), dans la sphère des discours tout autant que dans la société, le discours religieux par exemple ou le discours philosophique sont des discours qui bénéficient d'une certaine position de transcendance, car ce sont des discours qui s'adosent à une institution : « La notion de "discours constituants" s'appuie sur une intuition banale : il y'a dans toute société des types de paroles qui font autorité, qui sont reconnues comme pouvant donner sens aux actes de l'ensemble de la collectivité» . En effet, ces paroles dotées d'autorité ont comme mission

¹ Concernant les deux paradigmes selon Maingueneau, voir le tableau récapitulatif dans *La philosophie comme institution*, 2015, P. 20.

de mettre de l'ordre dans la société ; les textes de Platon, d'Aristote, de Descartes ou de Nietzsche ont un rôle primordial dans l'organisation de la société. Leurs textes offrent des réflexions sur le rapport de l'Homme à lui-même, l'incitant à se connaître lui-même et d'en faire une quête pour toute une vie ; *Gnothi seauton* (en grec) ou *Nosce te ipsum* (en latin) ne sont pas de simples inscriptions sur le temple du Delphes, c'est une question centrale qui a donné lieu à tant de réflexions philosophiques et à autant de textes. De même pour des questions relatives à la vérité, à Dieu, à l'esthétique, à la morale, à l'éthique, à la vie ou à la mort. Leur force vient de leur fonction symbolique dans la société ; le philosophe a pour mission de réfléchir et de répondre aux questions que le plus mortel des communs peut se poser, sans pour autant avoir le statut ni les moyens d'y répondre. La parole et les textes des philosophes permettent de mettre de l'ordre dans la société en donnant le cadre de référence d'éthique à suivre, ils sont dotés d'une autorité qui leur accorde cette prérogative.

En ce sens, les discours constitutants sont tenus par des individus de la société qui se sont institués en philosophe détenteurs de la « sage de parole », non pas parce que cette mission leur a été conférée par une quelconque divinité ou entité supérieure à l'Homme, ils se sont eux-mêmes octroyé ce statut à travers leurs discours. Effectivement, c'est dans une sorte d'énonciation en boucle réflexive dans son propre discours qu'est validé le statut et le rôle du philosophe puisque ces discours « [...] se disent des paroles ultimes d'une collectivité : discours qui se donnent comme discours d'origine validés par une énonciation qui s'autorise d'elle-même » (Maingueneau, 2015 : 15). En se posant comme sujet et source de son discours, le philosophe dépeint systématiquement une image de soi tributaire de son identité qui va valider le genre de discours qu'il va produire, et en contrepartie, ce discours va valider cette identité et ce statut. Si pour Socrate - qui a été une exception- la voix divine qu'il entendait- que ses détracteurs n'ont pas approuvée - servait d'autorité, pour la postériorité des philosophes - qui sont devenus eux-mêmes Source légitimante -, celle-ci serait consubstantielle à la force et à la teneur de leur argumentation sur des schèmes doctrinaux développés dans leurs discours et, par la même occasion, à leur image de soi tout autant qu'à leur positionnement les uns par rapport aux autres.

À ces caractéristiques s'ajoute le fait que ces discours sont hétérogènes, en dépit du fait que la doxa a tendance à ne reconnaître que les textes doctrinaux sont teintés de prestige avéré. Dire que seuls ces textes sont ceux qui se relèvent de la philosophie serait amputer cette dernière de l'ensemble des discours susceptibles de lui conférer le statut et les moyens de son intelligibilité et de sa circulation dans la société. Les discours constitutants sont, à la fois, les discours *autoconstituants* et les discours *hétéroconstituants* (Maingueneau, 2004 : 48). Ils se disent dotés d'une autorité, mais c'est leur interaction avec les autres discours qui leur confère cette dernière. En effet, au concept de « l'Éternel retour »¹, on pourrait ne considérer que les textes des Mésopotamiens qui en sont l'origine ou alors ceux d'Héraclite et des Stoïciens ou plus tardivement ceux de Nietzsche, si l'on admettait de les considérer comme les seuls que l'on peut reconnaître comme philosophiques, nous nous interrogeons alors sur le sort de tous les commentaires, des thèses, des articles, des émissions télévisées... qui traitent du concept. Les textes autoconstituants tels les œuvres de Socrate, Platon, Heidegger ou Nietzsche qui théorisent

¹ Ce concept philosophique a été développé dans les temps modernes par F. Nietzsche dans *Ainsi parlait Zarathoustra* paru entre 1883 et 1885.

la philosophie et sur lesquels reposent des modes de pensée ne peuvent se suffire à eux-mêmes, ils sont dans un rapport de réciprocité indispensable avec ceux que l'on dit hétéroconstituants greffés sur ces derniers, telles les exégèses, les commentaires, les thèses...

L'hétérogénéité comme caractéristique concerne également l'interaction de ce discours avec des types et des genres de discours autres que ceux dits philosophiques. Il est de la nature des discours d'interagir dans l'interdiscours d'ailleurs. Les discours sont organisés sous forme de types et de genres. Cependant, il est très difficile de dire avec certitude que tel discours ou tel autre est définitivement et exclusivement inscrit dans tel ou tel genre. L'hétérogénéité est par excellence constitutive de tout discours. La littérature tout comme la philosophie regorge d'exemples d'entrecroisement entre leurs discours respectifs. Dire que : *Les contemplations* (1856) de Hugo, *Les fables* de La Fontaine (1668-1694), *Le Petit Prince* de Saint Exupéry (1943), *L'Alchimiste* (1994) de Paulo Coelho ou *Huis clos* (1944) de Sartres sont des œuvres purement littéraires, serait une injustice flagrante et une infirmation de l'un des postulats majeurs d'un philosophe du langage : Mikhaïl Bakhtine, attestant que tout discours est « foncièrement dialogique »¹. Chacune de ces œuvres défend un point de vue sur la vie, une doctrine, une philosophie personnelle ou collective. C'est à ce stade, qu'intervient le paradigme discursif avec la démarche paragrammatico-énonciative et formelle permettant de résoudre la question presque insoluble à la philosophie, celle des genres de discours, leur organisation, leur interaction et le rôle de chacun d'eux dans l'institution discursive. Les textes fondateurs ont besoin des commentaires aussi bien des académiciens que ceux des journalistes, leurs œuvres ont besoin de publicité pour toucher le public visé, lequel a besoin de les connaître à travers leurs biographies. C'est là toute l'ingéniosité de mettre au point cette catégorie de discours constituants qui donne cette liberté et autant de moyens pour une approche efficiente de ce type de discours qu'est le discours philosophique. Cela va également permettre d'aborder le discours philosophique à travers sa matérialité ; cerner son fonctionnement en recourant aux démarches propres à l'analyse du discours, d'examiner ses paramètres énonciatifs, les éventuels positionnements de ses énonciateurs, son rapport aux conditions de sa production... comme dans ce qui suit.

4- L'image de soi et positionnement dans le champ discursif de la philosophie

Aborder le discours philosophique à travers le paradigme discursif suppose de pouvoir traiter l'un des points les plus importants qu'est l'image de soi ou l'ethos. Nous avons évoqué dans les points ci-dessus, les particularités du discours philosophique et les dispositions à prendre pour rendre possible son appréhension. L'un des deux paradigmes proposés pour cela est le paradigme discursif qui repose dans sa démarche sur l'analyse énonciative du discours en question. Cela est d'autant plus pertinent lorsque l'on présente

¹ Dans ses deux œuvres *Théorie de la création verbale* et *Esthétique et théorie du roman* explique la nature dialogique que tout discours ; aussi monologique qu'il puisse paraître tout discours est foncièrement dialogique : « L'orientation dialogique du discours est naturelle de toutes parole vivante. Sur toutes ses voies vers l'objet, dans toutes les directions, le discours en rencontre un autre "étranger", et ne peut éviter une action vive et intense avec lui. Seul Adam mythique arborant avec sa première parole un monde pas encore mis en question, vierge, seul Adam-le-solitaire pouvait éviter totalement cette orientation dialogique sur l'objet avec la parole d'autrui » (Bakhtine, [1975, 1984] 2006 : 102). Cette vision qui permet d'expliquer avec beaucoup de précision le mécanisme de l'acquisition, de la formation et de la réception des discours est issue d'une conception philosophique partisane de l'interdisciplinarité qui est à l'image de la plupart de ses études qui « se situe[nt] dans les sphères limitrophes, aux frontières de toutes les disciplines mentionnées, à leur jointure, à leur croisement » (Bakhtine, [1979] 1984 : 346).

le discours philosophique comme un discours organisé en trois scènes énonciatives. La première est celle qui permet de déterminer son type, elle appréhende le discours à travers son articulation avec la sphère socio-professionnelle à laquelle il appartient. Ainsi, les types sont le journalistique, le littéraire, le philosophique, le religieux. La reconnaissance du type repose sur l'interrogation de sa situation de communication à savoir : qui parle ? à qui il s'adresse ? où ? quand ? Un journaliste ne peut produire dans le cadre de son travail qu'un discours médiatique, le médecin lors d'une consultation ou d'une conférence un discours médical et deux passantes dans la rue inscrivent leur discours dans le type interactions verbales. La seconde scène énonciative est liée au genre de discours. De chaque type de discours sont tributaires un certain nombre de genres de discours. Dans le cadre du discours philosophique on peut relever comme genres les dialogues, les contemplations, les critiques, les prolégomènes, les aphorismes, les méditations etc., ce sont des genres de la philosophie. À ceux-là s'ajoutent d'autres genres qui sont à la frontière de la philosophie et de la littérature comme par exemple les contes philosophiques, les romans philosophiques et même les autobiographies philosophiques telle prônée par Jean D'Ormesson dans *Au revoir et merci* (1976). Afin de déterminer le genre, ce sont cette fois-ci, des critères formels qui entrent en jeu tels que présentés par D. Maingueneau (2004 :179-180) et que l'on énumère comme suit : Une finalité reconnue, rôle et statut des partenaires, un certain usage de la langue, un médium, une durée dans le temps, une certaine organisation textuelle, les thèmes ou topics développés.

L'examen de tous ces paramètres permet de rendre compte du genre de discours, mais ces critères à eux seuls pour ce type de discours comme pour le type littéraire ne sont pas suffisants, il y'a un autre paramètre essentiel qui n'est autre que la troisième scène énonciative : la scénographie et qui est surtout présente dans le discours littéraire, mais également et selon le cas dans le discours philosophiques comme à titre d'exemple les œuvres qui sont à la lisière de la littérature et de la philosophie, celles qui optent pour des scénographies narratives pour développer des discours philosophiques, des œuvres comme *Le petit prince* de Saint-Exupéry, *Zadig* de Voltaire, *L'Émile* de Rousseau sont tous dotées de scénographies à partir desquelles le discours va s'énoncer.

Cependant, tous les types de discours ne sont pas dotés de scénographie, elle est l'apanage de certains types comme le littéraire, le philosophique, le publicitaire... Son importance est majeure pour le discours philosophique. Pour expliquer la scénographie, Maingueneau va dire :

Énoncer, ce n'est pas seulement activer les normes d'une institution de parole préalable, en l'occurrence une scène englobante et une scène générique, c'est construire sur cette base une mise en scène singulière de l'énonciation : une scénographie. C'est dans la scénographie, à la fois condition et produit de l'œuvre, à la fois « dans » l'œuvre et ce qui la porte, que se valident les statuts d'énonciateur et de co-énonciateur, mais aussi l'espace (topographie) et le temps (chronographie) à partir desquels se développe l'énonciation. (Maingueneau, *Op. Cit.*, 70)

Avant d'entamer notre analyse de la scénographie dans les œuvres de Carrel, nous prenons le temps de les présenter ; *Le voyage de Lourdes* (1903) est une œuvre autobiographique autour du sujet du pèlerinage à Lourdes et des éventuels miracles qui s'y produisent. Le récit est raconté par Carrel qui se met en scène sous le pseudonyme de Lerrac, à partir de la scénographie du voyage-pèlerinage, il accompagne les malades dans ce voyage et se voit assister à une guérison miraculeuse de la patiente « Marie Bailly, une jeune femme

atteinte de tuberculose en phase terminale » (Carrel, 1903 : 2) de laquelle il dira « Si celle-là guérissait, ce serait vraiment un miracle. Je croirais à tout et je me ferais moine ! » (Carrel, : Ibidem.). C'est donc un voyage du scepticisme vers la foi que fait ce médecin positiviste. La seconde œuvre *L'homme cet inconnu* ([1935] 2017) n'est pas dotée de scénographie, car il s'agit d'un essai qui se situe à la croisée de la médecine, de la psychologie et de la philosophie, à travers lequel l'auteur décortique l'Homme, la société, les travers de cette dernière et préconise des solutions pour un monde meilleur. *La prière* (2015) est une œuvre posthume, un essai sur les vertus de la prière du point de vue surtout du médecin observateur d'une société occidentale en pleine mutation :

À nous, hommes d'Occident, la raison semble très supérieure à l'intuition. Nous préférons de beaucoup l'intelligence aux sentiments. La science rayonne tandis que la religion s'éteint. Nous suivons Descartes, et délaissions Pascal. Aussi cherchons-nous d'abord à développer en nous l'intelligence. Quant aux activités non intellectuelles de l'esprit, telles que le sens moral, le sens du beau et surtout le sens du sacré, elles sont négligées de façon presque complète. L'atrophie de ces activités fondamentales fait de l'homme moderne un être spirituellement aveugle. Une telle infirmité ne lui permet pas d'être un bon élément constitutif de la société. C'est à la mauvaise qualité de l'individu qu'il faut attribuer l'effondrement de notre civilisation. En fait, le spirituel se montre aussi indispensable à la réussite de la vie que l'intellectuel et le matériel. Il est donc urgent de ressusciter en nous-mêmes les activités mentales qui, beaucoup plus que l'intelligence, donnent sa force à la personnalité. (Carrel, 2015 :34)

Ce passage qui se situe à l'ouverture de l'œuvre, argumente d'emblée la nécessité de renouer avec le spirituel « ne pas être spirituellement aveugle » s'ouvrir aux sentiments et à l'intellectuel afin d'éviter l'effondrement de la civilisation occidentale. Cela dit, dans notre corpus, l'analyse de la scénographie va concerner uniquement l'œuvre *Le voyage de Lourdes* puisqu'il s'agit d'un récit autobiographique. Notons également qu'à chaque scénographie s'instaure la structure triadique qui englobe le paramètre de la personne, celui du temps et celui de l'espace. Lorsque Alexis Carrel écrit dans l'incipit de *Le voyage de Lourdes* (1903) pour instaurer la scénographie du voyage-pèlerinage :

La locomotive siffla. Aux fenêtres des wagons, des femmes aux manches blanches, et en tabliers blancs, agitaient des mouchoirs. Un vieux prêtre courait le long du convoi, et dirigeait vers son compartiment un malingre paysan affolé.

C'était le directeur du pèlerinage. Louis Lerrac¹ le salua ; il lui serra la main avec effusion et le fit monter dans un compartiment où se lisaient ces mots : «Direction». (Carrel, [1903], 2018 : SP).

Il ne fait pas qu'entamer un banal acte de la narration d'un voyage au pays des pèlerins, il s'engage dans une véritable mise en scène de soi par l'instauration d'une scénographie dont le paramètre spatial (chronographie) est mouvant vers Lourdes et le paramètre temporel est contemporain au moment de l'écriture c'est-à-dire aux environs de l'année 1903, vu l'année de l'édition et surtout vu que « la locomotive siffla » et que « aux fenêtres des wagons, des femmes aux manches blanches, en tabliers blancs, agitaient des mouchoirs ». Ces images nous ramènent vers le temps des trains à sifflets en France et surtout, au moment où l'on se faisait encore au bord des quais des au revoir moyennant des mouchoirs. Par ces énoncés est instauré le cadre spatio-temporel de la scénographie,

¹ Note originale explicative : Les noms originaux ont été modifiés. Carrel devient Lerrac (Carrel à l'envers), Marie Bailly est appelée Marie Ferrand et la plupart des autres protagonistes ne sont nommés que par leurs initiales. (Carrel, [1903] 2018 : SP)

s'en suit alors le troisième paramètre et non le moins important, celui de la personne que nous développons ci-dessous.

5- Carrel de l'ethos du médecin à l'ethos du philosophe

Lorsque l'on s'interroge sur l'identité de l'énonciateur du seul récit qu'écrivit Carrel, nous faisons, de prime à bord, le constat suivant : « énonciativement » parlant, celui qui écrit cette œuvre n'est pas celui qui raconte le récit qu'elle recèle. Si l'œuvre parue en 1903 est signée du nom du médecin qui commence une carrière prometteuse de médecin-chercheur, cependant, ce médecin qui était coupé du christianisme et évoluait dans le même sens d'une laïcisation de la science, ne pouvait encore se décider à assumer pleinement de rapporter, même s'il s'efforce de l'affirmer, un témoignage de son point de vue de médecin :

Lerrac, absorbé par ses études scientifiques, l'esprit séduit par la critique allemande, s'était peu à peu convaincu qu'en dehors de la méthode positive la certitude n'existait pas. Et ses idées religieuses, détruites sous l'action de l'analyse, l'avaient quitté en lui laissant le souvenir exquis d'un rêve délicat et beau. Il s'était alors réfugié dans un scepticisme indulgent. Ayant horreur des sectaires, il croyait à la bonté de toutes les croyances sincères. (Carrel, 1903 : 16)

Dans cette zone de fluctuation entre la foi et l'agnosticisme, entre la science et la religion, se mettre en scène pour raconter ce voyage de l'athéisme vers la croyance ne peut se faire sous son véritable nom, il choisit un pseudonyme formé à l'aide d'une anagramme : Louis Lerrac (sachant que Lerrac est l'anagramme de Carrel). Sans cette mise en scène, il serait très difficile de donner la validation qui revient à ce discours. Dissocier le médecin qu'il est dans la vraie vie de celui qu'il met en scène, lui donner cet espace paratopique d'expression où il se permet une expérience spirituelle avec les yeux d'un scientifique, même si au demeurant, il se donne le mal de remplacer ou de désigner par des initiales la majorité des personnages réels-fictifs de son récit :

La recherche des essences et des causes lui paraissait vaine, l'étude des phénomènes seuls lui semblait intéressante. Le rationalisme satisfaisait entièrement son esprit ; mais, au fond de son cœur, une souffrance secrète se cachait, la sensation d'étouffer dans un cercle trop étroit, le besoin inassouvi d'une certitude. Combien il avait passé d'heures d'inquiétude et d'angoisse à ses études de philosophie et d'exégèse ! Puis tout s'était calmé. (Carrel, 1903 : 16)

C'est ainsi que se dégage une première image de soi ou *ethos* de Carrel. Notion centrale de l'analyse du discours et auparavant celle de la rhétorique, *l'ethos* est la pierre angulaire sur laquelle repose le positionnement dans le champ scientifique. Cette notion existe depuis l'Antiquité grecque, intimement liée à la rhétorique aristotélicienne formant la triade : *ethos*, *pathos* et *logos*, elle désignait tout travail de légitimation fait par un orateur afin d'amener son interlocuteur à adhérer à son point de vue. Cela dit, Aristote ramène la notion d'*ethos* vers le discours et à l'exercice de l'argumentation, et en filigrane, dans le contexte du discours argumentatif, se voit cette volonté délibérée de construire cette figure d'autorité à laquelle aspire tout philosophe. Ainsi, Amossy explique que « La perspective aristotélicienne confère donc une force intrinsèque à la parole. Elle lui reconnaît le pouvoir d'édifier des représentations capables d'agir sur le public et d'emporter la conviction », elle renchérit sur le même point :

Les Grecs anciens ont pensé la notion d'*ethos*, ou image discursive que l'orateur produit de sa propre personne. Tout en provoquant une réflexion de type métalinguistique sur les pouvoirs

de la parole, la question de la présentation de soi restait directement en prise sur une pratique oratoire. Il s'agissait de voir comment l'orateur pouvait agir sur son public. C'est dire que la question de savoir comment toute prise de parole construit une image du locuteur ne se posait pas. (Amossy, 2010 : 19)

L'exercice de l'argumentation dans l'agora pour défendre ses idées conduit indubitablement à un travail dans et par le discours en vue de construire cette image de soi qui soit en mesure de supporter la teneur de l'argumentation développée et permettre d'agir sur son vis-à-vis. Cette idée a été défendue par Aristote qui prône l'idée de la construction de cette image uniquement par et dans le discours, contrairement à la conception de ses prédécesseurs et à celle des romains qui étendait cette image de soi vers ce que l'auditoire est susceptible de savoir préalablement sur un orateur.

Dans le cadre de l'analyse du discours, c'est D. Maingueneau qui a renoué avec cette tradition aristoticienne en replaçant *l'ethos* au cœur du dispositif énonciatif de la scénographie et l'avance comme l'instance-source du discours, mais aussi ce qui le valide et en contre partie sera validée par ce dernier. Pour cela, ses travaux vont éditer trois dimensions que l'on pourrait également penser comme composantes de cette entité : l'*ethos* préalable ou prédiscursif, *l'ethos* discursif et *ethos* effectif qui est la somme des deux précédentes. L'*ethos* est actuellement défini comme :

[...] c'est bien l'image que le locuteur construit, délibérément ou non, dans son discours, qui constitue un composant de la force illocutoire. Nous sommes là sur le plan de l'*ethos* discursif ; pour en rendre compte, les sciences du langage offrent des instruments précieux. Cependant l'image élaborée par le locuteur s'appuie sur des éléments préexistants, comme l'idée que le public se fait du locuteur avant sa prise de parole, ou l'autorité que lui confèrent sa position ou son statut. Nous sommes là sur le plan de *l'ethos* préalable ou prédiscursif (notion développée par R. Amossy, D. Maingueneau et G. Haddad dans *Les Images de soi dans le discours*, Amossy, 1999) (Amossy, [2000] 2010 :69).

Pouvoir stratifier l'image de façon à distinguer l'image que construit le sujet du discours de lui-même de celle qui se construit préalablement à sa parole, ou alors celle qu'il dit et celle qu'il montre. Cela permet de dissocier les instances énonciatives, comme c'est le cas de Carrel, de Nietzsche ou de Rousseau et leur donne cette possibilité d'investir des « sujets énonciatifs de substitution » dans des scénographies permettant de conférer à leur discours la cohérence et la force illocutoire requise pour ce type de discours qu'est le discours philosophique.

Carrel est l'exemple type d'une construction complexe de l'image de soi. Médecin français né en 1873 décédé en 1944, il se distingue rapidement dans le domaine de la recherche, notamment dans la chirurgie cardiovasculaire en initiant des types de sutures inédits, ainsi qu'avec ses travaux sur la transplantation cardiaque et la cytologie. Membre très actif dans l'Institut Rockefeller, il obtient en 1912 le Prix Nobel de physiologie ou médecine pour ses recherches dans le domaine de la chirurgie cardiovasculaire. Entouré de la crème de la société scientifique et politique newyorkaise, c'était la « star montante » de son époque, mais aussi celle de toutes les polémiques, puisqu'il a été accusé de promouvoir l'eugénisme à travers son œuvre *L'Homme, cet inconnu* (1935). D'ailleurs tous les édifices qui portaient son nom ont été rebaptisés pour éviter d'être dans l'apologie à l'eugénisme sur lequel s'est fondée l'idéologie nazie. En effet au regard de cette carrière, c'est un parcours paradoxal qui est reflété dans cette biographie. À ses travaux dans les domaines scientifique et médical s'ajoutent des essais et un récit : *Le voyage de Lourdes* (1903), *La prière* (1915) et le plus controversé de tous : *L'Homme, cet inconnu* (1935). Rappelons qu'en ce début de siècle, la tendance est pour les sciences et surtout pour la laïcisation

des sciences. Le divorce entre l'Église et la société était largement consommé, cela a fait qu'un scientifique de l'envergure de ce savant nobélisé ne pouvait laisser imaginer qu'il pouvait écrire sur la prière et sur les miraculés de Lourdes. Un scientifique par définition a un esprit critique, sceptique, ne peut croire qu'en l'expérimentation ou l'analyse comme voie vers la vérité et c'est ce qui est dit à travers la description du médecin Lerrac, alter ego de Carrel dans *Le voyage de Lourdes* (1903) :

Lerrac, absorbé par ses études scientifiques, l'esprit séduit par la critique allemande, s'était peu à peu convaincu qu'en dehors de la méthode positive la certitude n'existait pas. Et ses idées religieuses, détruites sous l'action de l'analyse, l'avaient quitté en lui laissant le souvenir exquis d'un rêve délicat et beau. Il s'était alors réfugié dans un scepticisme indulgent. Ayant horreur des sectaires, il croyait à la bonté de toutes les croyances sincères. (Carrel, 1903 : 16)

Dans ce passage de *Le Voyage de Lourdes* (1903 : 16), Carrel qui se met en scène sous le pseudonyme de Lerrac, le médecin qui accompagne ces malades en quête de miracles à Lourdes, choisit de parler de lui-même à la troisième personne, s'exprime sur les convictions et sur le processus de la formation de son esprit scientifique qui au départ est « séduit par la critique allemande », un esprit qui analyse, critique et reste sceptique (Carrel, *Loc. Cit.*), positiviste dans sa perception du monde, il ne pouvait accepter que les vérités de ce monde soient données par une quelconque manière autre que le raisonnement scientifique analytique et expérimental. Cela a eu comme conséquence l'éloignement de tout ce qui contredit ou ne suit pas ce mode de pensée, en l'occurrence la religion et c'est ainsi que petit à petit, Lerrac ressent la nécessité d'abandonner la religion qui n'est que le souvenir « d'un rêve délicat et beau » (Carrel, *Loc. Cit.*), au profit des valeurs humaines universelles puisqu'il « [...] croyait à la bonté de toutes les croyances sincères [...] » (Carrel, *Loc. Cit.*). Nous comprenons mieux l'effacement énonciatif de l'énonciateur. En effet, l'extrait est écrit à la forme impersonnelle, vu l'absence de tout pronom personnel pouvant engager un sujet énonciateur clairement impliqué dans son énoncé comme le montrent ces extraits : « où l'on prie, on parle, il est difficile de savoir » (Carrel, 1903 :20-21). Cet effacement énonciatif relève de l'écriture scientifique, également, d'une forme de distanciation imposée par la profession de médecin-chercheur. En effet, il est convenu que les « je » sont souvent bannis de cet espace discursif ou alors rarement présents ainsi que toute marque d'affectivité, afin d'éviter ce que l'on nomme « subjectivité » qui serait susceptible de corrompre le régime énonciatif scientifique, puisque celle-ci est réservée aux « littéraires » et non aux « scientifiques ». L'effacement scientifique de Carrel dont le nom en anagramme « Lerrac » ici vise à trouver un équilibre entre un schème purement personnel puisqu'il relève de la philosophie et de la conviction personnelle du pouvoir divin de la guérison par la prière et cette attitude scientifique agnostique, censée être sceptique face à ce genre de croyances. Un médecin ne doit pas compter sur le pouvoir de la prière pour la guérison de ses patients :

Lerrac, absorbé par ses études scientifiques, l'esprit séduit par la critique allemande, s'était peu à peu convaincu qu'en dehors de la méthode positive la certitude n'existait pas. Et ses idées religieuses, détruites sous l'action de l'analyse, l'avaient quitté en lui laissant le souvenir exquis d'un rêve délicat et beau. Il s'était alors réfugié dans un scepticisme indulgent. Ayant horreur des sectaires, il croyait à la bonté de toutes les croyances sincères. (Carrel, 1903 : 16)

Ce même rationalisme expliquait que la guérison de son entorse incurable de la religieuse qui alla s'abreuver de l'eau sainte dans la grotte de Lourdes et qui instantanément jeta sa

béquille et se mit à marcher normalement « [...] est un cas intéressant d'autosuggestion » (Carrel, *Op. Cit.*, 34) et qu'« [...] elle fut prise de neurasthénie, ressentant, disait-elle, de grandes douleurs dans son pied, et n'avait plus quitté ses béquilles. Lourdes lui apparaissait comme la suprême espérance, la guérison assurée. Elle est venue, elle a guéri, c'est tout naturel » (Carrel, *Loc. Cit.*). Les guérisons étaient liées à un état psychologique, elles étaient souvent psychosomatiques et guérissaient spontanément grâce au miracle de l'autosuggestion. Cet esprit scientifique imprégné de positivisme atteint son paroxysme, lorsque Carrel rappelle qu'il est allé à Lourdes pour assouvir une curiosité scientifique et qu'il avait pris toutes ses précautions pour que son raisonnement scientifique ne soit pas affecté par ce qu'il va voir dans ce lieu de pèlerinage :

— S'il m'était donné de voir un phénomène aussi intéressant, et aussi nouveau, je ferais volontiers le sacrifice de toutes les théories et hypothèses du monde. Mais je n'ai aucune crainte. D'ailleurs je suis venu ici sans autre dessein que d'être un bon instrument enregistreur. Les malades seront visités avant et après. Si, par hasard, des modifications suivent dans leur état, elles seront constatées. J'écris des observations. Je fais abstraction de ma personnalité et de mes opinions. Je t'assure cependant que si je voyais seulement une plaie se fermer instantanément sous mes yeux, je deviendrais un croyant fanatique, ou je deviendrais fou. Cela ne m'arrivera pas, parce que je n'ai pu étudier qu'un petit nombre de malades atteints d'affections organiques. (Carrel, 1903 : 21-22)

Cependant, il subsistait un doute, une insatisfaction dans l'esprit du scientifique et c'est ce qui a laissé s'instaurer dans son esprit une zone médiane entre croyance religieuse, spirituelle et un scepticisme scientifique, lors de son voyage à Lourdes, qu'il cherchera à l'apaiser par la philosophie et l'exégèse :

La recherche des essences et des causes lui paraissait vaine, l'étude des phénomènes seuls lui semblait intéressante. Le rationalisme satisfaisait entièrement son esprit ; mais, au fond de son cœur, une souffrance secrète se cachait, la sensation d'étouffer dans un cercle trop étroit, le besoin inassouvi d'une certitude. Combien il avait passé d'heures d'inquiétude et d'angoisse à ses études de philosophie et d'exégèse ! Puis tout s'était calmé. (Carrel, 1903 : 16)

Cette soif de connaître la vérité va s'accroître lorsqu'il « [...] s'agit [de] maladies susceptibles de guérir spontanément ou à l'aide des médications ordinaires, il est difficile de savoir quel a été l'agent véritable de la guérison »¹, ne pas pouvoir mesurer le degré d'implication de la prière dans la guérison de patients traités est une forme de reconnaissance, à peine voilée, de ce pouvoir. Nonobstant, la guérison de Marrie-Ferrand de sa péritonite tuberculeuse qui ne lui laissait que quelques jours de vie, va ébranler les croyances du médecin et son « [...] impossible hypothèse est-elle devenue une réalité ? » (Carrel, *Op. Cit.*, p. 34), pensait-il quant à la guérison spontanée de cette patiente condamnée à une mort certaine. Ce fait va entraîner un grand débat entre sa raison et sa croyance, sa médecine rationnelle, positiviste et ce qui vient de se produire, ce miracle :

Si je n'avais écrit, à mesure, son observation, je douterais de l'exactitude de mes souvenirs. Il est absolument certain que son état général était extrêmement grave. Et elle a guéri. C'est le miracle, le grand miracle, qui enthousiasme les foules, et les pousse en une ruée folle à Lourdes. Et à juste raison. Quelle que soit l'origine de cette chose étonnante, c'est un beau et utile résultat. [...] Mais me voilà mêlé à une histoire de miracle. Tant pis ! Coûte que

¹ Cette œuvre de Carrel a été publiée à titre posthume.

coûte, j'irai jusqu'au bout comme s'il s'agissait d'expérimentation sur un chien. Je ne veux être ici qu'un instrument enregistreur exact. Et si vraiment, c'est un miracle, il faut admettre la puissance surnaturelle. (Carrel A., *Op. Cit.* p. 36)

Ainsi, *Le voyage de Lourdes* dépeint une image de soi d'un homme dont le chemin de la pensée va de la non croyance vers la croyance, du scepticisme vers la certitude, même s'il ne peut se résigner à lui donner un nom et la qualifier de surnaturelle. Dans ce cheminement, Carrel recourt à la philosophie tout autant qu'à l'exégèse pour explorer ces phénomènes de guérison et seule la philosophie peut accompagner la médecine dans sa recherche méthodique de la vérité, elles partagent le cheminement du raisonnement logique, partant de l'observation, vers une hypothèse, passant par l'expérimentation pour tirer des conclusions.

6- Un positionnement qui en cache un autre

Cependant, en ce qui concerne le positionnement de Carrel, ce n'est pas seulement *Le voyage de Lourdes* (qui a accéléré le départ de son auteur vers les États-Unis d'Amérique, ni celui que l'on considère comme le plus coté de ses œuvres hors domaine scientifique), mais c'est *L'Homme, cet inconnu* (1935) qui montrer un positionnement inédit et qui va précipiter son auteur dans une chute infernale des cieux de la gloire vers enfers de la critique. Cette œuvre est très importante, car elle reflète un travail de positionnement des plus complexes dans le champ philosophique de l'époque. À sa sortie aux États Unis d'Amérique, l'œuvre jouit d'une réception très positive et son auteur est invité dans toutes les universités à donner des conférences. D'ailleurs, cela lui permet de redorer son image en France, mais pas pour longtemps. Dans cet ouvrage, plus précisément la préface de son auteur datant de 1935 s'ouvre ainsi :

Celui qui a écrit ce livre n'est pas un philosophe. Il n'est qu'un homme de science. Il passe la plus grande partie de sa vie dans des laboratoires à étudier les êtres vivants. Et une autre partie, dans le vaste monde, à regarder les hommes et à essayer de les comprendre. Il n'a pas la prétention de connaître les choses qui se trouvent hors du domaine de l'observation scientifique. (Carrel, 1935 : 7)

Dans cet ouvrage, il s'est efforcé de distinguer clairement le connu du plausible. Et de reconnaître l'existence de l'inconnu et de l'inconnaissable. Il a considéré l'être humain comme la somme des observations et des expériences de tous les temps et de tous les pays. Mais ce qu'il décrit, il l'a vu lui-même. La préface est entamée avec cette négation par laquelle l'auteur se positionne d'emblée en dehors du champ de la philosophie pour s'inscrire dans celui des sciences. Le plus important est qu'il se désigne par « il », une forme de distanciation entre l'auteur et le sujet énonciateur que l'on va rencontrer à la lecture des réflexions développées à travers cet ouvrage. Pourtant, ce même sujet distant, va se présenter comme garant de ce qu'il va exposer puisqu'il « [...] décrit, [ce] qu'il a vu lui-même ».

Lorsque l'on parle de positionnement nous évoquons ce travail fait par chaque auteur et « qui désigne à la fois les opérations par lesquelles une identité énonciative se pose et se maintient dans un champ discursif et cette identité même » (Maingueneau, 2015 :30), nous évoquons simultanément le champ discursif où a lieu ce positionnement. Le champ est défini par A-C. Wagner dans sa lecture de Bourdieu comme : « [...] un microcosme social relativement autonome à l'intérieur du macrocosme social. Chaque champ (politique,

religieux, médical, journalistique, universitaire, juridique, footballistique...) est régi par des règles qui lui sont propres et se caractérise par la poursuite d'une fin spécifique »¹. Transposée au discours, cette conception du champ est légèrement modifiée, puisque les champs ne sont pas aussi autonomes, des intersections sont possibles comme c'est le cas pour la religion et la philosophie, ou alors la science et la philosophie. Dans le champ discursif de la philosophie qui « [...] n'est pas une structure statique, mais un jeu d'équilibre instable » (Maingueneau, 2015 :31), se positionnent les philosophes dans un mouvement d'attraction-répulsion, selon qu'ils le font de façon individuelle ou alors réunis sous l'égide d'une école ou d'un courant philosophique. Leur positionnement repose sur la force de leurs discours, qui à leur tour reposent sur la force de leur argumentation, sur la cohérence de leur texte et surtout sur les sources auxquelles s'adossent ces derniers.

Cela dit, pour Carrel qui se positionne comme un scientifique de « pure souche » et surtout un non-philosophe, il se trouve que son œuvre depuis *Le voyage de Lourdes* (1903), passant par *La prière* (2015) et jusqu'à *L'Homme, cet inconnu* (1935) représente à elle-même une philosophie moderne, une façon d'interroger et de s'interroger pour repenser le monde, d'éveiller les consciences et de les mettre en garde contre les dangers de la civilisation moderne : « En somme, la société moderne, cette société engendrée par la science et la technologie, commet la même faute que toutes les civilisations de l'Antiquité. Elle crée des conditions de vie où la vie de l'individu et celle de la race deviennent impossibles » (Carrel, 1935 [2017] : SP). Sa réflexion sur la société, même si elle prend ancrage dans le discours scientifique qu'elle utilise comme figure d'autorité permettant de valider le positionnement de son auteur qui « passe la plus grande partie de sa vie dans les laboratoires », elle reste profondément ancrée dans la pratique philosophique « puisqu'il va « [...] étudier les êtres vivants. [...] » « [...] passe une autre partie, dans le vaste monde, à regarder les hommes et à essayer de les comprendre [...] » (Carrel, 1935 : 17). Préoccupation philosophique sous une couverture scientifique et qui va donner lieu aux idées les plus controversées. En effet, Carrel évoque, dans sa tentative de repenser la société moderne, les différents dangers guettant la société moderne de son époque, mais le plus important, étaient les remèdes qu'il préconisait pour ces maux, comme il l'explique dans ce passage : « La vie moderne nous a apporté un autre danger plus subtil, mais plus grave encore que celui de la guerre : l'extinction des meilleurs éléments de la race » (Carrel, 1935 [2017] : SP), mieux encore -pire en réalité- :

Au contraire, les races africaines et asiatiques, telles que les Arabes, les Indous, les Russes, s'accroissent avec une grande rapidité. La civilisation occidentale ne s'est jamais trouvée en aussi grave péril qu'aujourd'hui. Même si elle évite le suicide par la guerre, elle s'achemine vers la dégénérescence grâce à la stérilité des groupes humains les plus forts et les plus intelligents. (Carrel, 1935 [2017] : SP)

Nous percevons clairement, dans ce passage, la tentative de Carrel d'ériger une argumentation solide, justifiant son penchant pour l'eugénisme. Rappelons que l'eugénisme est d'abord né dans la Grèce Antique avec Platon « Le fondement de l'eugénisme, d'après Platon, repose sur une sélection qualitative, car, autant il faut favoriser les unions entre les sujets d'élite, autant il faut entraver la des sujets médiocres ; d'autant plus qu'il considérait l'accroissement de la population comme une cause de

¹ Wagner A-C., « Champ », Sociologie [En ligne], *Les 100 mots de la sociologie*, mis en ligne le 01 février 2016. URL : <http://journals.openedition.org/sociologie/3206>

déséquilibre »¹. Cette sorte de ségrégation raciale va apporter aux suprématistes raciaux les arguments qui leur faisaient défauts, notamment les Nazis et les antisémites². Face à ce danger imminent de la dépravation de la société, il propose des solutions on ne peut plus radicales ; même si l'eugénisme n'est cité qu'une seule fois dans cet ouvrage, il reste « la science » montante qui concurrence la génétique et promet d'apporter des solutions pour une épuration raciale exemplaire.

Ainsi donc, nous assistons à l'un des mécanismes les plus complexes du positionnement dans le champ discursif de la philosophie et parallèlement dans celui de la science et de la politique. L'image de soi de Carrel que tente de dépeindre la préface est en total décalage avec celle développée à travers toute son œuvre. Il se soustrait à la philosophie, mais se trouve indirectement auteur et défenseur de l'une des visions du monde la plus controversée des temps modernes, mieux encore, il s'aventure en tant que médecin et traite de sujets métaphysiques tels la prière et les miracles. En ce sens, dans son œuvre *La prière* (2015), Carrel reproche -à demi-mot- à la société moderne de ne pas cultiver suffisamment le spirituel, contrairement à l'intellectuel sur lequel est focalisée toute l'attention puisque, dit-il, « À nous, hommes d'Occident, la raison semble très supérieure à l'intuition. Nous préférons de beaucoup l'intelligence aux sentiments. La science rayonne tandis que la religion s'éteint. Nous suivons Descartes, et délaissions Pascal » (Carrel, 1935 [2017] : SP). Il s'engage ainsi, sur les sentiers du spirituel dont il souligne l'importance majeure :

En fait, le spirituel se montre aussi indispensable à la réussite de la vie que l'intellectuel et le matériel. Il est donc urgent de ressusciter en nous-mêmes les activités mentales qui, beaucoup plus que l'intelligence, donnent sa force à la personnalité. La plus ignorée d'entre elles est le sens du sacré, ou sens religieux. (Carrel, 1935 [2017] : SP)

La reconnaissance de l'importance du sacré et du religieux et son explication de façon « scientifique », confirme une fois de plus ce paradoxe dans l'image de soi de Carrel qui, en fait, infère une opposition entre ce qu'il dit et ce qu'il montre comme ethos. En effet, ce qui est présenté pour être le discours scientifique d'un grand médecin chercheur des temps modernes, porte en lui un discours philosophique, des questionnements sur l'avenir de l'humanité, sur les miracles en médecine et sur l'utilité de la prière pour l'Homme. Ainsi, ce discours scientifique ne peut prétendre être monologique, pur de tout autre discours que celui de la science et ses théories. Il est foncièrement dialogique, il est structuré tel un discours philosophique qui s'interroge et cherche des réponses qui touchent l'Homme dans son rapport à la vie, à la société, à la prière et surtout s'interroge sur les miracles en médecine. Il interroge ainsi, la science pour répondre à des questions de philosophie.

Au bout de cette analyse, nous percevons l'impact de l'analyse du discours philosophique et de son appareillage aussi bien théorique que pratique dans la mise en lumière de la

¹ Extrait de *Clio en Épidaure* (La Médecine de l'Humanisme chez les Anciens), par G. Barraud. Un volume illustré (14 X 19). Tirage limité en souscription à S. I. P. U. C. O. https://www.persee.fr/doc/bude_0004-5527_1954_num_1_1_4585, consulté le 28/07/2025.

² Sur ce point, la réception première de l'œuvre en question de Carrel était extrêmement valorisante et positive, tardivement l'admiration vouée à *L'Homme, cet inconnu* a basculé carrément vers la répugnance, voir à ce sujet E. Lepicard : *La première réception de L'Homme, cet inconnu, d'Alexis Carrel*, communication donnée lors de la Séance du mars 2011 à Bet hagat - la Maison du Pressoir, Ein Karem D. 72, 95744 Jérusalem, disponible sur : <https://www.biusante.parisdescartes.fr/sfhm/hsm/HSMx2012x001/HSMx2012x046x001x0009.pdf>. Consulté le 15/06/2025.

subtilité philosophique d'un discours scientifique. Édifier un logos qui vacille entre science et philosophie, qui soit en mesure de toucher le pathos de façon à ne pas créer de fraction dans la pensée du médecin-philosophe, à travers un ethos aussi scientifique que spirituel et philosophe, n'aurait pu être étudié, analysé et montré sans le concours de cet appareillage puisé dans l'analyse du discours. La notion de discours constituant, le mécanisme de positionnement et l'élaboration de scénographies sont des concepts très éloignés de la philosophie, mais qui permettent l'élaboration de l'analyse du discours philosophique comme paradigme susceptible d'affiner de façon considérable l'appréhension de ce dernier, notamment dans des œuvres littéraires.

Enfin, on pense toujours à Carrel comme médecin et chercheur et non comme un philosophe. Cela serait vrai, si l'on faisait abstraction du paradigme discursif dans l'analyse du discours philosophique comme une autre voie d'appréhender l'activité philosophique. Considérer l'axe herméneutique comme seul moyen d'interroger les œuvres philosophiques approuvées par la doxa, mettrait en marge un bon nombre d'entre elles. La question des genres du discours philosophique, l'hétérogénéité de ses textes et de ses régimes énonciatifs, tout autant que les mécanismes complexes de la construction de l'image de soi et des positionnements, l'instabilité même du champ discursif de la philosophie font qu'il est indispensable de faire concourir conjointement au paradigme herméneutique, le paradigme discursif. Par la combinaison de ces paradigmes, l'analyse du discours philosophique ne se contente pas seulement d'offrir des modèles d'analyse, elle vise une ouverture véritable et effective sur la pratique de la philosophie.

Références bibliographiques

- AMOSSY R. [2000] 2010. *L'argumentation dans le discours*. Armand Colin. Paris.
- AMOSSY R. [2010] 2015. *La présentation de soi. Ethos et identité verbale*. Presses Universitaires de France. Coll. Interrogation philosophique. Paris.
- BAKHTINE M. M. [1975, 1984] 2006. *Esthétique et théorie du roman*. Traduit par Daria Olivier. Tel-Gallimard. Paris.
- BAKHTINE M. M. [1979] 1984. *Esthétique de la création verbale*. Traduit par Alfreda Aucouturier. NRF-Gallimard. Paris.
- BARRAUD G. 1954. *Clio en Épidaure*. La Médecine de l'Humanisme chez les Anciens. S. I. P. U. C. O. ACL. Online. P 280-282
- CARREL A. [1935] 2017. *L'Homme, cet inconnu*. VF Édition du Kindle.
- CARREL A. (1935), *L'Homme, cet inconnu*. Librairie Plon. Paris.
- CARREL A. [1903] 2018. *Le voyage de Lourdes*. Édition Ars&litteræ. Édition du Kindle.
- CARREL A. 2015. *La prière*. FV Éditions. Édition du Kindle. (Œuvre posthume)
- CHARAUDEAU P. MAINGUENEAU D. et al. 2002. *Dictionnaire d'analyse du discours*, Seuil.
- LEPICARD E. 2012. *La première réception de L'Homme, cet inconnu d'Alexis Carrel*.
- MAINGUENEAU D. -2015. *La philosophie comme institution discursive*. Lambert Lucas. Paris.
- MAINGUENEAU D. 2004. *Le discours littéraire. Paratopie et scène d'énonciation*. Armand Colin. Coll. U Lettres. Paris.
- MAINGUENEAU D. et COSSUTTA F.1995. *L'analyse des discours constitutants*. Langages 29e année. N°117. ACL. Online. P. 112-125.
- PLATON. [v. 427 – v. 347 av. J.-C., 1967] 2005. *Gorgias ou sur la rhétorique, Traduction, notice et notes d'Émile CHAMBRY*. Éditions Garnier-Flammarion. Paris.